



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit de Jacques KAUFFMAN

Récit de Jacques KAUFFMANN écrit le 28 janvier 1987

La France occupée

1940 ... La guerre ! La campagne en France s'achève dans la débâcle la plus complète. Les civils mêlés aux militaires se dirigent vers le sud, sans but précis, si ce n'est de fuir devant l'envahisseur. Le 22 juin, Pétain demande l'armistice avec les allemands. Les uns se sentent soulagés, d'autres consternés, d'autres encore révoltés.

Puis le temps passe. Au milieu de tous ces événements, un inconnu, le Général De Gaulle lance son fameux appel historique. Très peu de gens l'ont entendu.

La France est maintenant occupée par les Allemands du Nord à la Loire et sur toute la côte Atlantique. Personnellement, parti de la Nièvre à bicyclette, j'atterris à Brive.

La vie s'organise petit à petit ; les gens parlent des événements. Des courants d'opinions se forment. Certains pensent collaboration avec l'ennemi ou marché noir, etc ... D'autres commencent à parler de résistance et c'est chez nous qu'Edmond Michelet organise le premier embryon de Résistance.

Beaucoup écoutent à la radio de Londres la fameuse émission « Les Français parlent aux Français » qui animera les sentiments de tous. Charles De Gaulle devient une figure de légende et tout le monde connaîtra son appel.

A la recherche d'une filière d'évasion

Avec un ami réfugié à Brive, nous pensons que nous devrions rejoindre d'autres Français à Londres. Nous en discutons souvent. Seulement, comment aller de Brive à Londres ? A force de se renseigner, nous comprenons que le chemin le plus court passait par l'Espagne. Comment ? Mystère ! Puis, un jour, j'apprends qu'il existait une filière au départ de Pau. Nous décidons de tenter notre chance. Le plus difficile est d'en informer nos parents.

Juste quelques jours auparavant, le 11 novembre 1942, les Allemands occupent également le sud du pays ce qui n'était pas fait pour faciliter notre aventure.

Qu'importe, nous nous rendons à Pau au café dont on nous avait parlé. Je m'adresse timidement au propriétaire qui nous explique qu'il y avait bien, voici bien un an, un gars patron de pêche qui ...

Devant notre mine déconfite, notre homme nous dit qu'il existait une autre possibilité de se rendre en Espagne, mais que pour cela, il fallait entrer en contact avec un de ses amis hôtelier à Tardets, sur le gave de Pau.

Nous le remercions et prenons le premier train pour Mauléon, puis de là, le car jusqu'à Tardets.

Nous trouvons l'hôtel en question et nous demandons une chambre. Gauchement, nous confions notre projet à l'hôtelier, Monsieur Soulet qui nous met aussitôt à l'aise. Dès l'entrée dans son établissement, il avait tout compris car nous n'étions pas les premiers. Il nous présente d'autres candidats dont le départ est prévu pour le lendemain soir. Nous nous joindrons donc à eux.

Première tentative interrompue par les gendarmes

Le jour J, nos sacs sont portés au lieu de rendez-vous à 2 ou 3 km de là. Nous sommes le 9 décembre et nous nous apprêtons à franchir les Pyrénées sans équipement autre qu'un manteau et des chaussures légères.

Nous prenons la route du rendez-vous. Mon ami et moi marchons en tête, nos autres camarades nous suivant à distance.

Soudain, nous sommes pris dans le faisceau lumineux d'une lampe de poche. Ce sont deux gendarmes patrouillant à bicyclette. Ils nous demandent ce que nous faisons à cette heure en pleine nature. Nous risquons un petit « nous nous promenons ». Bien-sûr, firent-ils – « Vous allez en Espagne et vous pensez que ce n'est qu'une simple promenade ? »



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit de Jacques KAUFFMAN

Je hasardais un « il y a bien des bergers en montagne ! » Ils nous prenaient pour des demeurés. Ils nous demandent nos papiers qu'ils embarquent et nous demandent de venir les récupérer à la gendarmerie, puis ils partent tous deux.

Restés seuls, nos autres camarades qui avaient observé le manège réapparurent. Nous leurs demandons de rentrer bien vite à l'hôtel. Quant à nous, nous nous rendons à la gendarmerie.

Là, nous recevons une magnifique leçon de civisme collaborationniste.

« Pourquoi voulez-vous partir alors qu'en allant travailler en Allemagne comme volontaires, vous toucherez d'excellents salaires et puis il faut suivre son destin comme je le fais, sinon, vous auriez pu me tuer tout à l'heure, etc, etc ».

Je décide de jouer le jeu, fait l'étonné, lui parle des salaires, etc, etc et lui dit que j'ignorais tout cela, puis, l'air convaincu, leur demande l'heure du car pour rentrer dès le lendemain.

Il trouve qu'il a affaire à des gens intelligents ayant tout compris et il nous rend nos cartes.

Ouf de soulagement car si nous étions venus à la gendarmerie, c'était uniquement pour récupérer ces papiers et éviter ainsi d'innombrables ennuis à nos parents.

Deuxième départ pour l'Espagne

Nous repartons immédiatement à l'hôtel où nos camarades inquiets nous attendent.

Notre guide nous récupère et c'est le départ pour une marche qui devait durer plus de 20 heures.

Dans la journée, notre guide s'arrête devant un ruisseau qui servait de frontière entre la France et l'Espagne. Là, il nous fait ses adieux après nous avoir indiqué le chemin à prendre. Encore deux heures de marche, livrés à nous-même et nous atteignons une maison forestière. Là, des gardes-frontière espagnols nous accueillent, nous comptent plusieurs fois pour être sûrs que nous étions 7 et nous installent dans une grange. Nous nous endormons bien vite dans la paille.

Le lendemain, nos gardes nous escortent vers un petit village. Nous sommes embarqués dans un panier à salade qui nous amène par le col de Roncevaux à proximité de la frontière française.

Prisons de Pampelune et de Miranda

Nous avons tous très peur d'être remis entre les mains de la gendarmerie française. Il n'en est rien.

Quelques formalités pour nous qui nous faisons passer pour Canadiens.

Réembarquement et quelques heures plus tard nous nous retrouvons à la prison de Pampelune.

Cela se passait le 24 décembre 1942, la veille de Noël.

J'y passerai 39 longs jours.

Finalement, nous quittons la prison et nous sommes mis en résidence surveillée dans une ville thermale de Navarre.

Les premiers contacts se font entre le chef de notre groupe et un représentant de l'ambassade de Grande Bretagne qui prend des renseignements sur nous.

Puis on nous fait quitter l'hôtel pour nous interner au camp de concentration de Miranda où nous retrouvons une foule d'environ 2000 prisonniers dont beaucoup de « Canadiens » de toutes les nationalités.

11 juin 1943 - départ pour Gibraltar puis pour l'Angleterre

Nous sommes déjà le 18 avril 1943 et ce ne sera que le 11 juin que nous quitterons le camp.

Ensuite, nous allons en train jusqu'à Algeiras après un arrêt d'un jour à Madrid.

Le trajet Algésiras-Gibraltar se fera à bord d'une vedette britannique.

Nous sommes installés dans une caserne, habillés et libres de circuler dans la ville surtout peuplée de marins Anglais et Américains.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit de Jacques KAUFFMAN

Des officiers français prennent contact avec nous et c'est finalement le 17 juin que nous sommes embarqués sur un transport de troupes britanniques the « Highland Princess » et que nous partons en convoi vers le pays de nos rêves.

13 jours plus tard, nous atteignons enfin Glasgow.

Transfert jusqu'à Londres, signature de l'engagement volontaire et c'est mon affectation à l'école militaire des Cadets de la France Libre.

L'école militaire des cadets de la France Libre

Là, une nouvelle vie commence.

A son origine, l'école était un rassemblement de jeunes dont les âges allaient de 14 à 20 ans. Après bien des tribulations, l'école est installée en 1941 dans un bâtiment de la Public School de Malvern. En 1942, l'école se fixera à Ribbesford Hall, sur la commune de Bewdley. Elle y restera jusqu'à sa dissolution au moment du débarquement de juin 1944.

Elle formera 5 promotions d'aspirants :

- Libération, 15 aspirants en juin 1942
- Bir-Hakeim 16 aspirants en décembre 1943
- Fezzan-Tunisie 27 aspirants en juin 1943
- Corse et Savoie, 32 aspirants en décembre 1943
- 18 Juin, 120 aspirants en Juin 1944

Soit au total 210 jeunes officiers dont 56 mourront pour la France

Les élèves de l'école portent la tenue britannique. Le blouson est orné d'un écusson noir timbré du cor de chasse des chasseurs. L'insigne des F.F.L. est porté au dessus de la poche droite, tandis qu'une cordelière blanche est accrochée à l'épaule gauche, par analogie avec les cordelières bleues des élèves officiers britanniques.

Les emplois du temps sont chargés. Les cours commencent le lundi matin et terminent le dimanche à midi. Notre temps libre commence le samedi soir avec presque toujours une permission de minuit, puis le dimanche après-midi après le cours d'histoire du matin.

La discipline est sévère, mais l'esprit excellent.

Les méthodes d'instruction étaient calquées sur celles de Saint-Cyr.

Les habitants de Bewdley étaient fiers d'abriter l'école. Il n'y eu jamais à ma connaissance d'autre incidents que celui des larmes des jeunes filles à notre départ.

Ma promotion fût baptisée le 6 juin, le jour même du débarquement des troupes alliées en Normandie. J'avais le choix de l'arme dans laquelle j'allais servir. J'ai choisi de devenir officier de liaison dans une division américaine.



Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

Récit de Jacques KAUFFMAN

Officier de liaison tactique auprès de la 28^{ème} division U.S

A la sortie les jeunes officiers troquent leur tenue contre la tenue kaki d'officier avec ceinturon et baudrier de cuir fauve.

Chacun sait que la libération est proche. La dissolution de l'école coïncide avec la grande opération de débarquement allié en Normandie, le 6 juin 1944.

Je suis affecté comme officier de liaison tactique auprès de la 28^{ème} division U.S. qui avait débarqué le 22 juillet. Le général Cota commandant cette division me reçoit chaleureusement et le jour même j'effectue ma première mission.

Ce furent ensuite les combats qui libérèrent successivement Gathemo, Sourdeval, Mortain ; puis ensuite la liquidation de la poche de Flers-Falaise.

A partir de là, l'avance fut assez rapide allant jusqu'à 30 km par jour. Nous libérons Verneuil, Breteuil, Conches (près d'Evreux) et le 25 août, nous sommes au Chesnay, près de Versailles.

Le lendemain, je suis réveillé de bonne heure. Mission : assurer la liaison avec la 2^e DB du Général Leclerc à Paris qui venait d'être libérée la veille.

Impossible de décrire l'émotion que je ressens. Mission accomplie et ce sera moi qui prendrai la relève de la 2^e DB après un défilé à Paris où les hommes marchent par rang de 24.

Après la fête, nous montons jusqu'à Compiègne, puis c'est la traversée de l'Oise et nous filons vers la Belgique après avoir libéré Saint-Quentin. Le premier Félix des deux qui avaient rejoint est de retour dans son pays. Nous sommes les premiers à atteindre la ligne SIEGFRIED le 11 septembre. Là, de durs combats nous attendent. En une journée, l'un des régiments prend 24 casemates. L'avance est arrêtée et l'on se bat mètre par mètre à certains moments.

Fin octobre, nous retournons au Luxembourg où la division est installée sur un front très étroit et long d'environ 40 km.

En face, tout est calme quand soudain, le 16 décembre, c'est l'offensive Von Rundsted qui avait pour but de rejeter les alliés à la mer.

Dès le premier jour, nous détectons des éléments de 9 divisions ennemies le long de nos 40 km de front.

D'autres divisions viennent renforcer la nôtre. C'est un peu la confusion. Nous reculons jusqu'à Bastogne et puis, ayant beaucoup souffert, nous irons nous renforcer et nous remplumer sur la Meuse, de Givet à Verdun, le PC étant installé à Charleville-Mézières.

La guerre n'est pas finie et une fois requinqués, nous sommes rattachés à la 1^{ère} armée française du Général De Lattre de Tassigny. Nous prenons positions dans les Vosges à Kaysersberg.

Le 1^{er} février, ordre nous est donné d'ouvrir le chemin jusqu'à COLMAR. La Fetch est franchie et à la lisière de la ville, notre général laisse au général de Vernejoul commandant la 5^{ème} DB l'honneur d'entrer et de libérer la ville.

La croix de guerre fut attribuée à l'un des régiments de la division et plus tard les hommes de la division porteront sur le bras l'écusson de la ville de Colmar.

L'Alsace libérée, la division repart vers d'autres missions et franchit le Rhin au mois de mars.

Le 8 mai 1945, quand les Allemands capitulent, la Division se trouve au Palatinat.

Quant à moi, je suis particulièrement heureux de pouvoir conserver le souvenir de la libération de Paris et de celle de Colmar. Cette dernière étant pour moi particulièrement importante puisque j'avais participé à la libération de ma province natale.